

The background of the page is a soft-focus image of numerous colorful Easter eggs in shades of blue, green, yellow, pink, and purple. On the left side, there is a vertical strip showing a closer view of several eggs.

Regarder le monde / Inventer des mondes

Visions poétiques du monde

LA MER : DU REGARD A LA VISION

ANTHOLOGIE
POETES DES XIXe et XXe SIECLES

Classe de 3 PREPAPRO

2016

*Bruno Girard, Inspecteur de l'éducation
nationale
Académie de Versailles*

Une nuit qu'on entendait la mer sans la voir

Quels sont ces bruits sourds ?
 Ecoutez vers l'onde
 Cette voix profonde
 Qui pleure toujours
 Et qui toujours gronde,
 Quoiqu'un son plus clair
 Parfois l'interrompe... -
 Le vent de la mer
 Souffle dans sa trompe.

Comme il pleut ce soir !
 N'est-ce pas, mon hôte ?
 Là-bas, à la côte,
 Le ciel est bien noir,
 La mer est bien haute !
 On dirait l'hiver ;
 Parfois on s'y trompe... -
 Le vent de la mer
 Souffle dans sa trompe.

Oh ! marins perdus !
 Au loin, dans cette ombre
 Sur la nef qui sombre,
 Que de bras tendus
 Vers la terre sombre !
 Pas d'ancre de fer
 Que le flot ne rompe. -
 Le vent de la mer
 Souffle dans sa trompe.

Nochers imprudents !
 Le vent dans la voile
 Déchire la toile
 Comme avec les dents !
 Là-haut pas d'étoile !
 L'un lutte avec l'air,
 L'autre est à la pompe. -
 Le vent de la mer

Souffle dans sa trompe.

C'est toi, c'est ton feu
Que le nocher rêve,
Quand le flot s'élève,
Chandelier que Dieu
Pose sur la grève,
Phare au rouge éclair
Que la brume estompe ! -
Le vent de la mer
Souffle dans sa trompe.

Victor Hugo, *Les voix intérieures*



L'homme et la mer

Homme libre, toujours tu chériras la mer !
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame,
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image ;
Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton coeur
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :
Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes ;
Ô mer, nul ne connaît tes richesses intimes,
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets !

Et cependant voilà des siècles innombrables
Que vous vous combattez sans pitié ni remord,
Tellement vous aimez le carnage et la mort,
Ô lutteurs éternels, ô frères implacables !

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*



Océan

Divinité de houles et de houles sur des gouffres et des gouffres,
Irascible énergie à la voix de cornoc,
Monstre glauque, semblable à quelque énorme gueule de baudroie suivie d'une incommensurable
queue de congre,
Masse mouvante avec, pour âme, cette lame sourde jaillissant en lave d'un puits abyssal,
Époux de la Tempête aux griffes de noroît et cheveux de suroît,
Génie double qui souque ta victime entre vent-arrière et vent-debout,
Démon de verre cassant des vaisseaux comme on casse des noix,
Ogre aux dents de récif qui croque des tas d'hommes comme sur la terre nous croquons des pommes,
Nappe d'orgie sur quoi les flottilles sont les friandises, les escadres les gigots,
Insondable estomac où se digèrent les naufrages dont les épaves rares sur les flots figurent les os,
Diaphragme innombrable au muscle soulevé depuis les tréfonds inconnus jusqu'à l'éclair des nues,
Jungle liquide des sautes-de-vent accouplées aux brisants,
Harpagonie de trésors engloutis,
Joute des aventures d'or et des squales d'acier,
Cimetière dansant où les périls se heurtent, l'alliance au doigt,
Farouche pêle-mêle où tout se trouve - sauf un cœur,

Océan...

Saint-Pol-Roux, *Prières à l'océan* in *De la colombe au corbeau par le paon*



Marine

Palpite sous l'œil
De la lune en deuil
Et palpите encore,

Tandis qu'un éclair
Brutal et sinistre
Fend le ciel de bistre
D'un long zigzag clair,

Et que chaque lame,
En bonds convulsifs,
Le long des récifs
Va, vient, luit et clame,

Et qu'au firmament,
Où l'ouragan erre,
Rugit le tonnerre
Formidablement.

Paul Verlaine, *Poèmes saturniens*, section *eaux-fortes*



A l'horizon

J'ai encore souvenance de ces navires,
Voilures chahutées par de fiers aquilons,
Éthers qui enjôlaient l'ivresse de ces sbires ;
Ces marins râblés, l'épiderme macaron.
– J'ai encore souvenance de ces navires...

Aux tempêtes injurieuses, les nefes subirent
Tant de véhémence – Tephillim tympanon
Qu'en finalité létale elles se fendirent
Et délivrèrent aux océans leurs cargaisons.
– Aux tempêtes injurieuses, les nefes subirent...

Les terribles aventures des longs gréements,
Aujourd'hui résonnent fort et comme un airain ;
Fabuleux voyages aux propos captivants
En mon esprit agité – un sang de mutin.
– Les terribles aventures des longs gréements...

Vois ! A l'horizon se profilent les chalands,
Vierges sacrifiées à de pénibles destins.
Aussi on devine dans les nuages blancs
Quelques équipages le mouchoir à la main.
– Lors, à l'horizon se profilent les chalands...

J'ai encore souvenance de ces navires :
Aux tempêtes injurieuses, les nefes subirent
Les terribles aventures des longs gréements ;
Vois ! A l'horizon se profilent les chalands.

Didier Sicchia, *La rhétorique de l'ineffable*

Adieux à la mer

Murmure autour de ma nacelle,
Douce mer dont les flots chéris,
Ainsi qu'une amante fidèle,
Jettent une plainte éternelle
Sur ces poétiques débris.

Que j'aime à flotter sur ton onde.
A l'heure où du haut du rocher
L'oranger, la vigne féconde,
Versent sur ta vague profonde
Une ombre propice au nocher !

Souvent, dans ma barque sans rame,
Me confiant à ton amour,
Comme pour assoupir mon âme,
Je ferme au branle de ta lame
Mes regards fatigués du jour.

Comme un coursier souple et docile
Dont on laisse flotter le mors,
Toujours, vers quelque frais asile,
Tu pousses ma barque fragile
Avec l'écume de tes bords.

Ah! berce, berce, berce encore,
Berce pour la dernière fois,
Berce cet enfant qui t'adore,
Et qui depuis sa tendre aurore
N'a rêvé que l'onde et les bois!

Le Dieu qui décora le monde
De ton élément gracieux,
Afin qu'ici tout se réponde,
Fit les cieux pour briller sur l'onde,
L'onde pour réfléchir les cieux.

Aussi pur que dans ma paupière,
Le jour pénètre ton flot pur,
Et dans ta brillante carrière
Tu sembles rouler la lumière
Avec tes flots d'or et d'azur.

Aussi libre que la pensée,
Tu brises le vaisseau des rois,
Et dans ta colère insensée,
Fidèle au Dieu qui t'a lancée,
Tu ne t'arrêtes qu'à sa voix.

De l'infini sublime image,
De flots en flots l'oeil emporté
Te suit en vain de plage en plage,
L'esprit cherche en vain ton rivage,
Comme ceux de l'éternité.

Ta voix majestueuse et douce
Fait trembler l'écho de tes bords,
Ou sur l'herbe qui te repousse,
Comme le zéphyr dans la mousse,
Murmure de mourants accords.

Que je t'aime, ô vague assouplie,
Quand, sous mon timide vaisseau,
Comme un géant qui s'humilie,
Sous ce vain poids l'onde qui plie
Me creuse un liquide berceau.

Que je t'aime quand, le zéphire
Endormi dans tes antres frais,
Ton rivage semble sourire
De voir dans ton sein qu'il admire
Flotter l'ombre de ses forêts!

Que je t'aime quand sur ma poupe
Des festons de mille couleurs,
Pendant au vent qui les découpe,
Te couronnent comme une coupe
Dont les bords sont voilés de fleurs!

Qu'il est doux, quand le vent caresse
Ton sein mollement agité,
De voir, sous ma main qui la presse,
Ta vague, qui s'enfle et s'abaisse
Comme le sein de la beauté!

Viens, à ma barque fugitive
Viens donner le baiser d'adieux;
Roule autour une voix plaintive,
Et de l'écume de ta rive
Mouille encor mon front et mes yeux.

Laisse sur ta plaine mobile
Flotter ma nacelle à son gré,

Ou sous l'antre de la sibylle,
Ou sur le tombeau de Virgile :
Chacun de tes flots m'est sacré.

Partout, sur ta rive chérie,
Où l'amour éveilla mon cœur,
Mon âme, à sa vue attendrie,
Trouve un asile, une patrie,
Et des débris de son bonheur,

Flotte au hasard : sur quelque plage
Que tu me fasses dériver,
Chaque flot m'apporte une image;
Chaque rocher de ton rivage
Me fait souvenir ou rêver..

Alphonse de Lamartine, *Nouvelles méditations poétiques*



Aurore sur la Mer

Je te méprise enfin, souffrance passagère !
J'ai relevé le front. J'ai fini de pleurer.
Mon âme est affranchie, et ta forme légère
Dans les nuits sans repos ne vient plus l'effleurer.

Aujourd'hui je souris à l'Amour qui me blesse.
O vent des vastes mers, qui, sans parfum de fleurs,
D'une âcre odeur de sel ranimes ma faiblesse,
O vent du large ! emporte à jamais les douleurs !

Emporte les douleurs au loin, d'un grand coup d'aile,
Afin que le bonheur éclate, triomphal,
Dans nos cœurs où l'orgueil divin se renouvelle,
Tournés vers le soleil, les chants et l'idéal !

Renée Vivien, *Etudes et préludes*



Brise marine

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux
Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe
Ô nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe
Sur le vide papier que la blancheur défend
Et ni la jeune femme allaitant son enfant.
Je partirai ! Steamer balançant ta mâture,
Lève l'ancre pour une exotique nature !

Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,
Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs !
Et, peut-être, les mâts, invitant les orages,
Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages
Perdus, sans mâts, sans mâts, ni fertiles îlots ...
Mais, ô mon cœur, entends le chant des matelots !

Stéphane Mallarmé, *Vers et Prose*



Caveau d'email

Au cyanure du soir se creuse la marée,
Que des draps de satin ourlés d'enluminures,
Couvrent de gouffres flous griffés d'éclaboussures,
Où la voile arrachée épousera la fée.

L'ampélite de l'eau d'une lame effleurée
Au souffle vagabond de rêves en boutures,
Efface le dessin des profondes voussures
Que le marin toisait de son âme apeurée.

Le silence invisible aux murmures des vagues,
Hisse un velours de brume aux plis d'un catafalque,
Dont les ganses de moire affranchissent les dagues.

Au premier franc frisson du bois qui se déchire,
La nef et le marin, sous un papier de calque,
Croquent l'éternité de la mer en délire.

Francis Etienne Sicard, *Lettres de soie rouge*

Cigüe

Je vous offre mon corps
 Puisque mon cœur est gauche.
 Lorsque vous quitterez le port,
 Vous le fixerez en proue,
 Les membres ouverts
 À la lyre du Vent
 Et à l'Éther.
 Vous le fixerez en proue,
 Tourné vers la mer.
 Je vous offre mes rêves,
 Car mon cœur pleure encore.
 Lorsque vous quitterez la grève
 Dans la nuit du mois D'août,
 Laissez mes chimères,
 A la lyre de Vent,
 Et comme hier;
 Dans la nuit du mois D'août
 Menées la galère.
 Je vous laisse le silence
 Sous des roses fanées.
 Je laisse en essence
 Toute l'ambre dorée.
 Et pas un voyage, pas un de plus,
 Ne saura jamais
 Que l'automne de ma vie
 Fut celui où je songeais encore,
 Sous les cieus enfumés,
 À justifier
 Les inconscients,
 Certes,
 Mais nombreux remords
 De mon esprit embrumé.

Guillaume Dufour

Devant la mer, un soir

Devant la mer, un soir, un beau soir d'Italie,
 Nous rêvions... toi, câline et d'amour amollie,
 Tu regardais, bercée au cœur de ton amant,
 Le ciel qui s'allumait d'astres splendidement.

Les souffles qui flottaient parlaient de défaillance ;
 Là-bas, d'un bal lointain, à travers le silence,
 Douces comme un sanglot qu'on exhale à genoux,
 Des valse d'Allemagne arrivaient jusqu'à nous.

Incliné sur ton cou, j'aspirais à pleine âme
 Ta vie intense et tes secrets parfums de femme,
 Et je posais, comme une extase, par instants,
 Ma lèvre au ciel voilé de tes yeux palpitants !

Des arbres parfumés encensaient la terrasse,
 Et la mer, comme un monstre apaisé par ta grâce,
 La mer jusqu'à tes pieds allongeait son velours,
 La mer...

... Tu te taisais ; sous tes beaux cheveux lourds
 Ta tête à l'abandon, lasse, s'était penchée,
 Et l'indéfinissable douceur épanchée
 À travers le ciel tiède et le parfum amer
 De la grève noyait ton cœur d'une autre mer,

Si bien que, lentement, sur ta main pâle et chaude
 Une larme tomba de tes yeux d'émeraude.
 Pauvre, comme un enfant tu te mis à pleurer,
 Souffrante de n'avoir nul mot à préférer.

Or, dans le même instant, à travers les espaces
 Les étoiles tombaient, on eût dit, comme lasses,
 Et je sentis mon cœur, tout mon cœur fondre en moi
 Devant le ciel mourant qui pleurait comme toi...

C'était devant la mer, un beau soir d'Italie,
 Un soir de volupté suprême, où tout s'oublie,
 Ô Ange de faiblesse et de mélancolie.

Albert Samain, *Le chariot d'or*

Equilibre fuyant

J'avance lentement
 Sous un soleil écrasant
 Mes pieds, plus lourds à chaque pas,
 S'enfoncent inlassablement
 Dans le sable liquide.

Et je ne vois que des champs couverts de neige
 Que des dimanches matins heureux
 Dans mes montagnes fraîches et splendides.

La vieille dame m'avait dit un jour
 Que le bonheur est dans le mouvement
 Dans la fluidité entre deux étapes, deux états
 Et nulle part ailleurs.

Devant moi, toujours, mon enfance
 L'air chargé de sel, porté par le vent
 Ces milliers d'étincelles dans l'eau
 Ces milliers de pensées insaisissables
 Et le son des galets brassés par les vagues
 Qui me bercera jusqu'à l'infini.

Jules Delavigne, *Conclusions*

Eté

Eté
à la robe bruissante de bleu
pose l'émeraude de son regard
sur le carrosse d'or éphémère
qui nous attend
passants lumineux
pour un voyage insouciant
dans la saison
ou la royauté
privilège du mystère
est maintenant une couronne solaire
posée
sur nos vies humbles

Kamal Zerdoumi

Étoile de la mer

Et de vaisseaux, et de vaisseaux,
 Et de voiles, et tant de voiles,
 Mes pauvres yeux allez en eaux,
 Il en est plus qu'il n'est d'étoiles ;

Et cependant je sais, j'en sais
 Tant d'étoiles et que j'ai vues
 Au-dessus des toits de mes rues,
 Et que j'ai vues et que je sais ;

Mais des vaisseaux il en est plus,
 – Et j'en sais tant qui sont partis –
 Mais c'est mon testament ici,
 Que de vaisseaux il en est plus ;

Et des vaisseaux voici les beaux
 Sur la mer, en robes de femmes,
 Allés suivant les oriflammes
 Au bout du ciel sombré dans l'eau,

Et de vaisseaux tant sur les eaux
 La mer semble un pays en toile,
 Mes pauvres yeux allez en eaux,
 Il en est plus qu'il n'est d'étoiles.

Max Elskamp, *Salutations, dont d'angéliques*

Nocturne

Ô mer, toi que je sens frémir
A travers la nuit creuse,
Comme le sein d'une amoureuse
Qui ne peut pas dormir ;

Le vent lourd frappe la falaise...
Quoi ! si le chant moqueur
D'une sirène est dans mon cœur –
Ô cœur, divin malaise.

Quoi, plus de larmes, ni d'avoir
Personne qui vous plaigne...
Tout bas, comme d'un flanc qui saigne,
Il s'est mis à pleuvoir.

Paul-Jean Toulet, *Contrerimes*

Oceano Nox

Oh ! combien de marins, combien de capitaines
 Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
 Dans ce morne horizon se sont évanouis ?
 Combien ont disparu, dure et triste fortune ?
 Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
 Sous l'aveugle océan à jamais enfoui ?

Combien de patrons morts avec leurs équipages ?
 L'ouragan de leur vie a pris toutes les pages
 Et d'un souffle il a tout dispersé sur les flots !
 Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée,
 Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée ;
 L'une a saisi l'esquif, l'autre les matelots !

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues !
 Vous roulez à travers les sombres étendues,
 Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus
 Oh ! que de vieux parents qui n'avaient plus qu'un rêve,
 Sont morts en attendant tous les jours sur la grève
 Ceux qui ne sont pas revenus !

On demande » Où sont-ils ? Sont-ils rois dans quelque île ?
 Nous ont' ils délaissés pour un bord plus fertile ? »
 Puis, votre souvenir même est enseveli.
 Le corps se perd dans l'eau, le nom dans la mémoire.
 Le temps qui sur toute ombre en verse une plus noire,
 Sur le sombre océan jette le sombre oubli

On s'entretient de vous parfois dans les veillées,
 Maint joyeux cercle, assis sur les ancres rouillées,
 Mêle encore quelque temps vos noms d'ombre couverts,
 Aux rires, aux refrains, aux récits d'aventures,
 Aux baisers qu'on dérobe à vos belles futures
 Tandis que vous dormez dans les goémons verts !

Bientôt des yeux de tous votre ombre est disparue.
 L'un n'a-t-il pas sa barque et l'autre sa charrue ?
 Seules, durant ces nuits où l'orage est vainqueur,
 Vos veuves aux fronts blancs, lasses de vous attendre,
 Parlent encore de vous en remuant la cendre
 De leur foyer et de leur coeur !

Et quand la tombe enfin a fermé leur paupière,
Rien ne sait plus vos noms, pas même une humble pierre
Dans l'étroit cimetière où l'écho nous répond,
Pas même un saule vert qui s'effeuille à l'automne,
Pas même la chanson naïve et monotone
Que chante un mendiant à l'angle d'un vieux pont !

Où sont-ils, les marins sombrés dans les nuits noires ?
O flots ! que vous savez de lugubres histoires !
Flots profonds redoutés des mères à genoux !
Vous vous les racontez en montant les marées,
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir, quand vous venez vers nous...

Victor Hugo, *Les rayons et les ombres*

Amers

Que c'est une chose agréable
 D'être sur le bord de la mer,
 Quand elle vient à se calmer
 Après quelque orage effroyable
 Et que les chevelus tritons,
 Hauts sur les vagues secouées,
 Frappent les airs d'étranges tons
 Avec leurs trompes enrouées,
 Dont l'éclat rend respectueux
 Les vents les plus impétueux !

Tantôt l'onde, brouillant l'arène,
 Murmure et frémit de courroux,
 Se roulant dessus les cailloux
 Qu'elle apporte et qu'elle rentraîne.
 Tantôt, elle étale en ses bords,
 Que l'ire de Neptune outrage,
 Des gens noyés, des monstres morts,
 Des vaisseaux brisés du naufrage,
 Des diamants, de l'ambre gris,
 Et mille autres choses de prix.

Tantôt, la plus claire du monde,
 Elle semble un miroir flottant,
 Et nous représente à l'instant
 Encore d'autres cieus sous l'onde ;
 Le soleil s'y fait si bien voir,
 Y contemplant son beau visage,
 Qu'on est quelque temps à savoir,
 Si c'est lui-même ou son image ;
 Et d'abord il semble à nos yeux,
 Qu'il s'est laissé tomber des cieus.

Saint John Perse, *Amers*



Océanothérapie

Les particules d'eau se collent à la peau
regorgent d'abstraction
Cette sensation de fluidité intrinsèque à chaque atome
perpète la cénesthésie créative des neuf premiers mois
L'imaginaire se berce dans la pensée
se concentre sur la caresse du geste répété
se laisse flotter comme un objet éloigné de tout
C'est ainsi que je survis
sur une île de bonheur submergée par les ondes
Je regarde le monde à travers ce voile
le seul que je peux supporter
je constate sa beauté et mon indifférence
ses couleurs se font de plus en plus intenses
mes yeux sont aveuglés par la tendre tempête

Sybille Rembard, *Beauté fractionnée*

Sardines à l'huile

Dans leur cercueil de fer-blanc
 plein d'huile au puant relent
 marinent décapités
 ces petits corps argentés
 pareils aux guillotins
 là-bas au champ des navets !
 Elles ont vu les mers, les
 côtes grises de Thulé,
 sous les brumes argentées
 la Mer du Nord enchantée...
 Maintenant dans le fer-blanc
 et l'huile au puant relent
 de toxiques restaurants
 les servent à leurs clients !
 Mais loin derrière la nue
 leur pauvre âmette ingénue
 dit sa muette chanson
 au Paradis-des-poissons,
 une mer fraîche et lunaire
 pâle comme un poitrinaire,
 la Mer de Sérénité
 aux longs reflets argentés
 où durant l'éternité,
 sans plus craindre jamais les
 cormorans et les filets,
 après leur mort nageront
 tous les bons petits poissons !...

Sans voix, sans mains, sans genoux
 sardines, priez pour nous !...

Georges Fourest

Théâtre humain... déchu

Marais salants de nuages resplendissants sur le phare
Je me rapproche, je touche, je goûte
Les algues ont obscuré l'avancée des crabes
vivants sous les rochers domptés par la marée haute.
La mousse des vagues m'agglutine
l'air saumâtre me chavire
je me sens de nouveau seule.
Pourquoi ?
J'espérais trouver une réponse dans cette île
à la grandeur du théâtre humain.
Je pensais voir des baleines
il n'y en a point.
Tu as à nouveau tout détruit
Tu n'as pas su garder la stupeur
de l'âme écarquillée devant la vie.
Malheur à toi!

Sybille Rembard

Venise

Dans Venise la rouge,
 Pas un bateau qui bouge,
 Pas un pêcheur dans l'eau,
 Pas un falot.

Seul, assis à la grève,
 Le grand lion soulève,
 Sur l'horizon serein,
 Son pied d'airain.

Autour de lui, par groupes,
 Navires et chaloupes,
 Pareils à des hérons
 Couchés en ronds,

Dorment sur l'eau qui fume,
 Et croisent dans la brume,
 En légers tourbillons,
 Leurs pavillons.

La lune qui s'efface
 Couvre son front qui passe
 D'un nuage étoilé
 Demi-voilé.

Ainsi, la dame abbesse
 De Sainte-Croix rabaisse
 Sa cape aux larges plis
 Sur son surplis.

Et les palais antiques,
 Et les graves portiques,
 Et les blancs escaliers
 Des chevaliers,

Et les ponts, et les rues,
 Et les mornes statues,
 Et le golfe mouvant
 Qui tremble au vent,

Tout se tait, fors les gardes
 Aux longues hallebardes,

Qui veillent aux créneaux
Des arsenaux.

Ah ! maintenant plus d'une
Attends, au clair de lune,
Quelque jeune muguet,
L'oreille au guet.

Pour le bal qu'on prépare,
Plus d'une qui se pare,
Met devant son miroir
Le masque noir.

Sur sa couche embaumée,
La Vanina pâmée
Presse encor son amant,
En s'endormant ;

Et Narcissa, la folle,
Au fond de sa gondole,
S'oublie en un festin
Jusqu'au matin.

Et qui, dans l'Italie,
N'a son grain de folie ?
Qui ne garde aux amours
Ses plus beaux jours ?

Laissons la vieille horloge,
Au palais du vieux doge,
Lui compter de ses nuits
Les longs ennuis.

Comptons plutôt, ma belle,
Sur ta bouche rebelle
Tant de baisers donnés...
Ou pardonnés.

Comptons plutôt tes charmes,
Comptons les douces larmes,
Qu'à nos yeux a coûté
La volupté !

Alfred de Musset

Vogue

Au loin ...la mer du nord

Adossée au littoral
la foule défile dans un flot bruyant,
entre remous et repos.

Sous le soleil
renaissent les sourires.
Sur la digue,
se brisent les souvenirs,
rêves apaisants
bercés par l'écume vibrante.

Chahuté par le vent,
Le temps n'est plus alors rien
Figé en une saison
dont le sable est le témoin.

Nadia Ben Slima

La mer ressemble à ton amour

La mer ressemble à ton amour, sa couleur change au gré des jours
 Mais dans son âme elle est la même, elle est fidèle à ceux qui l'aiment
 Elle a le temps pour paysage, elle est le but et le voyage
 Elle se nourrit de liberté, de l'espace et d'éternité

Entre ses digues, entre ses rives, elle n'est jamais vraiment captive
 Elle veut sentir qu'on la désire, elle s'avance, et puis se retire la plus belle
 Il faut la conquérir toujours... La mer ressemble à ton amour

Elle a des vagues de tendresse qui m'épousent et qui me caressent
 Elle s'abandonne autour de moi pour rejaillir entre mes doigts
 Elle me berce et elle me chavire, elle m'emporte comme un navire
 Elle me pousse à prendre le vent vers le large et les océans

Je ne sais plus où elle s'achève, elle est plus vaste que mon rêve
 Son horizon et ses frontières font déjà le tour de la Terre
 Elle est profonde et transparente, aussi pure aussi apaisante
 Que ton regard à mon cœur lourd... La mer ressemble à ton amour

Elle vit des drames et des naufrages en rapportant jusqu'au rivage
 Les souvenirs qu'elle a sauvés des profondeurs de son passé
 Elle a parfois dans ses reflets tant de regards et de regrets
 Qu'elle va noyer son amertume derrière un grand rideau de brume

Elle vient se perdre entre les dunes, habillée de rayons de lune
 Ouvrir son âme à son chagrin, verser des larmes entre mes mains
 Au soleil après la tempête, elle se rassemble et elle s'apprête
 Elle avance encore et toujours... La mer ressemble à ton amour

Lorsque la nuit déploie ses ailes, je suis encore amoureux d'elle
 Peut-être un jour, si je m'y noie, me prendra-t-elle entre ses bras
 Mais si je plonge en solitaire dans l'océan de tes yeux verts
 Quand je m'y baigne jusqu'au jour... La mer ressemble à ton amour
 Ai-je assez d'une vie pour en faire le tour ?

"Ô mer, tu es la mort et la vie tout ensemble", écrit Dara Sekulic, née en Bosnie-Herzégovine. Pour Saint John Perse " le sel de la terre est aussi le sel de la mer" Michelet considère la mer comme "une force de vie et presque une personne". Semblable à nous, elle est en même temps la figure de l'Autre, de l'altérité sans laquelle il n'existe pas de sujet. Elle représente le grand Tout, la "matrice universelle", mais aussi ce avec quoi l'on ne peut communier autrement que par la pensée et la poésie car la barrière entre les deux éléments "sépare irrémédiablement les deux mondes". Écoutons la voix des poètes de la mer tout autour du monde...

Tout, dans la vie maritime, invite au rêve, à l'imagination, à l'oubli, à l'ivresse des embruns, au drame des départs et des naufrages. De la terre où nous vivons, où nous habitons, où nous rêvons, d'un sémaphore, du haut d'une falaise, le long d'une plage, la mer, par son horizon infini, toujours reculé, l'ampleur de sa respiration, la violence ou la sérénité de sa houle, n'est pas un décor quelconque, mais la présence complémentaire à la terre, de l'illimité.

Quelques anthologies :

La mer en poésie, Pierre Marchand et Vincent Besnier, Gallimard jeunesse, 1998.

Poètes de la mer, Charles le Goffic, La Table ronde, 1999.

La proximité de la mer, Jorge Luis Borges, NRF, 2010.

Cent poèmes de la mer, Albine Novarino-Pothier Michel Maïofiss, Presses de la Cité, 2005.

D'une mer à l'autre, Béatrix Delarue, Edilivre-Aparis, 2015.

Haïkus du bord de mer, collectif, Moundarren, 2004.

Pour d'autres poèmes sur ce thème sur la toile :

Anthologie proposée par la BNF à l'occasion de son exposition virtuelle sur la mer :

<http://expositions.bnf.fr/lamer/cabinet/anthologie/bibliotheque/index.htm>

Site consacré à la poésie française :

<http://www.poesie-francaise.fr/poemes-mer>

Site consacré aux poètes, aux poèmes (dont de nombreux enregistrements de lecture de poèmes) :

<http://www.poetica.fr/categories/mer>

Le Dico des poèmes propose une sélection de 153 poèmes sur la mer :

<http://www.dico-poesie.com/poemes.php?mot= Mer>